

[Gérald Godin]

Gérald Godin

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, G. (1968). [Gérald Godin]. *Liberté*, 10(3), 92-94.

québécois pour y arriver encore au bout du compte dans une démarche rassemblant toutes les voies d'approches de la dégustation raisonnée de notre littérature et mobilisant toutes nos ressources professionnelles en vue de modifier les conditions particulières et générales de l'exercice de notre métier. Ainsi nous prétendons répudier le luxe traditionnel et faire autant que se peut et trop modestement encore la révolution culturelle qui est le seul gage du redressement linguistique et total de notre société.

gérald godin:

L'état de la langue au Québec est mauvais pour les raisons historiques et par la suite économique que l'on sait. Est-ce que la littérature a un rôle à jouer dans ce redressement de l'état de la langue? Oui et non si l'on conçoit son rôle comme étant un engagement, une utilité que veulent nous imposer certains sergents recruteurs. Je crois que la littérature n'a aucun rôle à jouer à cet égard. En d'autres termes, la littérature ne doit pas colporter une grammaire en ses poches, une grammaire qui soit celle du français universel. Là n'est pas son rôle, ni sa fonction.

Tout engagement imposé de l'extérieur ne peut donner que des œuvres minables. Toutefois, la littérature, telle qu'un groupe d'écrivains dont je fais partie, celui de *Parti Pris*, littérature telle que conçue par nous avait un rôle éminent à jouer, non pas pour l'amélioration de la langue mais pour éclairer la situation réelle: d'une part les gens du peuple québécois, et deuxièmement la langue qu'ils parlaient. La conception que les écrivains de *Parti Pris* se faisaient et se font du rôle de la littérature est assez simple. Et de toute manière il était partiellement inconscient et surgi de l'âme même des écrivains de *Parti Pris* qui étaient, pour la majorité, d'origine modeste et qui, par conséquent, avaient été élevés dans ce que Allard appelle «cette mare linguistique» et pas du tout dans ce langage minoritaire qui est ici le beau langage. A *Parti Pris*

et ailleurs aussi dans certains cas, cela commençait avec Albert Laberge dans *La Scouine*, ça c'est poursuivi un peu avec Ringuet, puis Bessette, enfin avec nous et d'autres.

Il s'agissait de montrer les choses telles qu'elles étaient, d'utiliser la langue telle quelle se parlait. Or, très rapidement, tous se sont rendus compte que cette langue-là ne se référait à aucune règle, à aucune grammaire, à aucune syntaxe, à aucune stylistique ou encore à aucune stylistique française. Qu'elle était en quelque sorte un argot, une langue marginale et pourtant très vivante dont le français absolu ou le français international s'est nourri en France et se nourrit encore, mais qu'ici pour certaines raisons qu'il serait trop long de définir on continue de mépriser, on continue de vouer à l'hégémonie et de vouloir jeter en prison. Un aspect important de cette attitude moraliste qui débouche nécessairement sur la paternalisme d'une part et surtout, ce qui est plus grave pour nous, sur la répression (je m'expliquerai là-dessus plus loin). Cette langue-là donc était une langue sale, avilie comme a dit Vigneault, une langue punie. Une langue polluée par un contact incessant avec une autre langue qu'il fallait parler, qu'il faut encore parler pour gagner sa vie.

Donc écrire cette langue était consciemment ou inconsciemment poser un geste politique. C'était brandir une pancarte, c'était faire du piquetage à la porte du Parlement, c'était rappeler à tous que nous étions humiliés et que bien parler eut été se maquiller. Bien parler eut été vouloir sortir de son propre pays, se couper de son propre peuple, s'aliéner, choisir l'irréalité, l'absence au monde, devenir en plein Québec français. Or des gens se sont trouvés, qui ont voulu sauver la langue sans vouloir sauver le peuple ou sans même y penser ou en se disant: c'est impossible. Ils ont voulu sauver la langue telle quelle. Toute seule. C'était bien mal connaître ce qu'est la vie même d'une langue. Si le Québec est sauvé, la langue sera sauvée et non pas le contraire.

Maintenant, quant à la répression, elle est exercée par les gens qui détiennent ou qui contrôlent d'une part l'enseignement, d'autre part les librairies des maisons d'enseignement

et même certaines librairies publiques, par le Ministère des Affaires Culturelles qui ont cette attitude moraliste face à toute littérature et même à toute chose. Ceci procède évidemment d'une vieille histoire dont on a parlé lors d'une dernière rencontre des écrivains ici, qui portait précisément contre ce moralisme ou cette déformation moralisante de nos contrôleurs patentés. Donc, cette répression elle s'exerce contre les écrivains qui écrivent en langue populaire, dans les librairies des maisons d'enseignement. Par exemple, je sais que dans la plupart des maisons d'enseignement certains livres écrits en langue populaire ne sont pas admis, pour toutes sortes de raisons. Je sais aussi qu'au Ministère des Affaires Culturelles un sous-ministre qui n'est plus là d'ailleurs avait juré sur la tête de qui voulait l'entendre que jamais le ministère n'encouragera cette forme de littérature qui colportait ce qu'on appelait des verrues linguistiques, ce que François Hertel appelait des injures à la langue française et ce que d'autres appellent le sabir. En refusant cela ces gens refusaient le peuple dont ils faisaient partie, ils refusaient la terre et l'histoire dont ils sont issus.

Les choses vont-elles changer maintenant que l'enseignement est décléricalisé et démoralisé, en deux mots. Je l'ignore. Je souhaite tout simplement que face à la littérature du Québec on ait un point de vue ouvert et non pas fermé. Et je souhaite que face à la littérature du Québec, au lieu d'être des sergents recruteurs ou des punisseurs, on regarde les choses telles qu'elles sont, car cette langue était en positif et est encore en positif le décalque de notre originalité en terre d'Amérique. Et en négatif le reflet de notre situation de colonisés.

Si la situation change cette littérature changera et cette langue changera. Si la situation ne change pas cette littérature continuera d'exister malgré tout et malgré tous. Je sais qu'il y a certains critiques qui non seulement sont favorables à cette forme de littérature mais veulent qu'elle soit le fondement même d'une langue québécoise qui serait plus originale que française. C'est l'avenir qui va statuer là-dessus.